

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Jacquot EHRlich

Une vie sans importance

Chaque famille a son histoire et chaque membre de cette famille a sa propre histoire. Voici la mienne. Une vie sans importance.

J'avais à peine plus de treize ans, lorsqu'on m'a pris tout ce qui me rattachait à mon enfance, mon journal personnel, notes, écrits, photos, papiers de famille. Je ne me suis pas révoltée. Je n'ai pas crié, encore moins pleuré. Je restai là devant mon nouveau malheur, pétrifiée non pas par la peur, je ne craignais rien pour moi-même, mais par le chagrin. Car mon trésor avait été découvert. Le petit tas de menus morceaux de papiers déchirés me bouleversait. Une allumette jetée dessus et il ne restait plus que des cendres. Comment décrire ce que je ressentais ? Voir les photos de mes parents réduites à ce destin cruel était pour moi insupportable, il me semblait qu'on me les tuait une deuxième fois. Il ne me restait vraiment plus rien ! Tout devait disparaître ! C'était la guerre ! Il n'y avait plus que moi, enfant anonyme, et mon destin.

À la Libération, ma situation stabilisée, je me suis empressée de m'offrir un cahier pour y enfouir tous mes souvenirs et secrets personnels. Bien sûr, je n'avais plus les dates exactes des événements, mais j'allais faire travailler ma mémoire, ma plus grande satisfaction était de me dire « Enfin !! Je vais pou-

voir tenir un journal au grand jour. Celui-là personne ne viendra me le détruire ». J'étais heureuse, j'avais l'impression d'avoir retrouvé un ami perdu et plus cher qu'autrefois, un ami plus sûr, plus compréhensif, un ami toujours prêt à m'écouter, sans jamais m'interrompre ou me contrarier. Je pouvais à nouveau me confier et raconter tout ce qui me passait par la tête. Je le sentais présent, disponible et silencieux. Que demander de plus ? Parfois en relisant mon journal, il m'arrivait de sourire et de me traiter d'enfant, à d'autres moments, les larmes me venaient aux yeux ! Certaines scènes de ma vie sont restées vivantes. Bien sûr, je suis seule capable de m'en émouvoir. Selon les jours, le passé remonte à la surface, m'envahit et se transforme en une révolte rageuse. Toutes mes résolutions prises pour oublier sont alors balayées. Je serre les dents en constatant mon impuissance et les larmes ruissellent sur mon visage. Le mal dont j'ignorais l'étendue jusqu'à ce jour, est demeuré dans l'ombre pour ressurgir d'une façon plus aigüe encore.

Silencieusement je me recueille et je vois passer le film de ma vie. Je retrouve presque tout intact dans ma mémoire.

Me voilà, ravie et troublée, enfant choyée et aimée, sans problème. Puis, d'un coup, tout s'est précipité, pareil à un magnifique château de cartes qui s'effondre. Que s'est-il passé ?

Je suis issue d'une famille grecque. Mes grands-parents maternels vivaient en France depuis 1927 avec leurs enfants, en l'occurrence mes deux oncles et deux tantes.

Ma mère, l'aînée des cinq enfants, était mariée et était restée au pays. Mon frère Alphonse est né en mars 1927, moi le 22 novembre 1929 et mon second frère le 10 août 1932. Ma mère était très malheureuse loin de sa famille. Malgré l'amour qu'il portait aux siens, mon père n'hésita pas à tout quitter sans plus attendre. Mes parents et leurs trois enfants prirent le bateau pour quitter Salonique et débarquer à leur tour à Marseille. Je ne me souviens pas de notre vie en Grèce, ni du voyage en bateau, et encore moins des retrouvailles familiales. Les effusions de joie ne m'ont pas marqué, j'étais trop petite.

Mes grands-parents, Joseph Benforado et sa femme Oro (ce qui signifie « or ») parlaient grec et espagnol. Mon grand-père avait une belle situation au pays, il était tailleur pour homme, mais en 1929, avec le crack boursier, il avait tout vendu, payé ses dettes et quitté le pays. La famille de mon père possédait un bar-tabac-bijouterie. Mon père a tout laissé pour ma grand-mère, sa femme. Elle parlait espagnol. Les membres de la famille, tous mariés ou fiancés à des catholiques français et marseillais, mélangeaient français et espagnol.

Ma tante déportée s'appelait Marguerite, on l'appelait Margot. Elle trouvait son prénom trop long. Elle était jeune. Son frère le plus jeune avait dix ans de plus que mon frère aîné, ma tante pouvait donc avoir 28 ans. Elle était belle, rieuse, pleine de vie et chantait tout le temps. Mon oncle a été sauvé, car il fréquentait une jeune femme et cette fameuse nuit, il avait découché, ce qui l'a sauvé !

Mon autre tante a été déportée l'année suivante. L'autre fils, Jacques, avait quitté la France.

Mon père s'appelait David, né en 1907, à Salonique, et ma mère Caroline, en 1905, à Salonique aussi. Ils ont eu 5 enfants : Alphonse, né le 23 mars 1927, Estelle, née le 22 novembre 1929, né le Joseph, 10 août 1932, Odette, née le 9 novembre 1935 et Jacques, né le 23 octobre 1937. Odette et Jacques furent déclarés français dès leur naissance.

À notre arrivée en France, ma grand-mère avait pris Joseph chez elle pour libérer ma mère prise par toutes les démarches liées à l'installation. Au décès de ma mère, elle prit chez elle le plus jeune, Jacques, âgé d'un an et demi.

La rafle

En janvier-février 1943, le vieux port se trouva encerclé. Devant l'immeuble de mes grands-parents, au milieu de la rue, il y avait une mitrailleuse. Des Al-

Allemands et des hommes en civil demandaient les papiers, les laissez-passer pour entrer et sortir de la zone. Pas de cadeau, au moindre geste, nous savions qu'il faudrait payer. Je regardais ces hommes. Comme ils se sentaient forts ! Que pouvions-nous faire ? C'est alors que j'ai entendu qu'on m'appelait, cela venait de chez mes grands-parents. C'était ma tante qui était à la fenêtre : « Estelle, Estelle, ne reste pas là, file à la maison. Tu ne vois pas que c'est dangereux ? » J'ai regardé ma tante, elle était inquiète. Je lui ai dédié un sourire tendre et d'un geste de la main, je l'ai saluée. Je suis rentrée chez moi, obéissante. Je ne devais plus la revoir. Cela a duré des jours ! Combien ? Je ne sais ! Il y avait beaucoup de passage, car nous avions l'hôpital « l'hôtel-Dieu » près de chez nous.

Puis est arrivée cette fameuse nuit des rafles. Il y avait un bruit épouvantable dans les escaliers, dans les rues les gens criaient, une voiture sillonnait le quartier. On nous disait de ne prendre qu'un seul change, de préférence des vêtements chauds et les papiers. Mon père avait fait un ballot dans une couverture, puis il nous a dit « Vite, couchez-vous dans le même lit. Toi, Alphonse, au pied contre le mur. Toi, Odette contre le mur et toi, Estelle au bord du lit. Ecartez vos jambes pour que l'on croie que vous êtes là tous les cinq. Rentrez vos têtes sous les couvertures. Quoiqu'il arrive, vous ne bougez pas. Si on m'emmène, Alphonse, tu te chargeras de tes sœurs. C'est alors que j'ai entendu frapper à la porte. Je me demandais si on entendait mon cœur battre.

Deux hommes habillés de marine sont entrés chez nous. Deux Allemands avec mitraillettes gardaient la porte. Oui, j'ai désobéi à mon père, j'ai rejeté les couvertures. Je voulais voir l'allure de nos ennemis, leurs pratiques, je voulais qu'en cas de malheur ils n'oublient pas mes yeux, ce qu'ils reflétaient. J'entendais les questions et les réponses.

- Vos papiers.
- Voici.
- Et votre femme ?

- *Je suis veuf.*
- *Vos enfants ?*
- *Là, dans ce lit.*
- *Cinq ?*
- *Oui cinq !*
- *Vous en avez un de plus de 15 ans ?*
- *Oui, il vient de les avoir, il dort. On ne lui donne pas son âge. Il a tant souffert par la mort de sa mère, puis la guerre. Je ne sais pas me débrouiller tout seul.*

Qu'est-ce qu'il pouvait raconter comme bêtises, mon père, pour sauver son fils. Comme si cela les intéressait de savoir s'il avait souffert cet enfant. Eux, ils voulaient des têtes, c'est tout. Comment pouvait-il s'humilier ainsi ? Mes pensées vagabondaient, mes yeux s'étaient fixés sur le second et de même, son regard n'arrivait pas à se soustraire du mien. Mon frère ne bougeait pas, il savait que sa vie était menacée, ma sœur non plus ne bougeait pas, je la sentais tout contre moi, comme pour se donner du courage. C'est alors que le questionneur se retourna vers celui qui me regardait. Ce dernier lui fit un signe de la main, un simple geste. L'autre a fait oui de la tête. Il l'a suivi et tous deux se sont retirés. Je n'en revenais pas ! Qu'est-ce qu'ils ont eu ? Une faiblesse ? Comment un homme pouvait-il disposer de nos vies ? À quoi cela rimait-il ? Lorsque le silence est tombé sur nous, ce jour-là, j'ai compris qu'une vie, c'était beaucoup et rien tout à la fois. Une vie pouvait être grandiose ou sans importance.

Nous n'avons pas eu le temps d'ouvrir la bouche qu'un voisin inquiet frappait à la porte. Il craignait que ma sœur et moi ne soyons seules. Lorsqu'il aperçut notre père, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, en s'embrassant et en pleurant. C'est alors que mon père dit : « Alphonse est là aussi. » Le

voisin a répliqué : « Ils ont pris mon petit beau-frère de 20 ans. Il y a eu sept arrestations dans l'immeuble, un couple d'un certain âge avec leur fils, plus que simplet mais très gentil, deux hommes et une femme, frères et sœur je suppose, venus du Nord ; se croyant plus à l'abri, ils sortaient à la nuit tombée pour vite revenir. »

L'appartement sous celui de mes grands-parents était occupé par une famille de bottiers. Les deux filles sont restées seules. À l'étage du dessus, la mère âgée a fait passer ses deux fils par la cheminée. Elle-même a été déportée. Ils étaient commerçants en tissus.

Dans le camp militaire de Fréjus

Au petit jour, on nous conduisit dans des camions vers un camp militaire situé à Fréjus. Nous étions parqués comme des bêtes. Je trouvais étrange que personne ne vienne nous voir. Nous dormions sur des planches dans des baraques en bois. Vraiment, c'était très rustique. Nous avions là de quoi nous distraire. Les esprits allaient bon train. Les uns parlaient de déportations, les autres de libérations. Les uns annonçaient « c'est pour aujourd'hui », les autres remontaient le moral. Il y avait les recensements par lettres alphabétiques. C'était moi qui allais chercher à manger dans une gamelle. Il m'arrivait de m'approcher de la tambouille que tout le monde se disputait. Et moi je rêvais, le soleil brillait avec ardeur, le printemps s'annonçait précoce. Je regardais ce ciel bleu. Comment une nature si calme, si belle pouvait-elle porter dans ses entrailles tant de misère ? Je flânais, j'étais ailleurs. C'est alors qu'une voix me ramena sur terre : « Allons, petite, viens ! Approche, il ne va plus rien te rester. » Pourquoi sa voix est-elle si douce tout à coup ? « Allons, viens, combien vous êtes ? Quatre. »

Il me sert bouffe avec sa louche. Je répète quatre. Il me donne double ration de pain. L'homme me sourit presque affectueusement ! Et cela se reproduisit à chaque fois, j'en étais honteuse.

Dans le wagon

Nous allons quitter les camps. Un soir on sépare les hommes des femmes et enfants. On présente les papiers, c'est le tour de mon père. On lui fait montre la baraque des femmes, lui se dirige vers celle des hommes. Je le tire « viens papa le policier t'a montré l'autre baraque, c'est peut-être exprès. Viens écoute-le ». Imperturbable, mon père s'engage vers celle des hommes, en me disant « Tu t'es trompée ». Je reste silencieuse, rongée d'angoisse. Il y avait foule, debout, assis, je regardais autour de moi, cherchant d'autres enfants. Nous étions seuls avec tous ces hommes. À la nuit, on nous apporte du pain et du chocolat. Arrivés devant nous, les hommes demandent à mon père « Que font ces enfants ici ? » « Ils sont à moi, je suis veuf, personne en dehors de moi ne peut s'en occuper. »

Les SS sont ébranlés. Ils semblent avoir un air d'impuissance. Ils se regardent mal à l'aise. Ils déposent toutes les provisions devant nous et disparaissent. Le lendemain matin, on nous entasse dans des wagons à bestiaux, sans boire ni manger. Le train ne cesse de marcher, reculer, s'arrêter, repartir. De toutes parts, on entend des cris, des pleurs, des hurlements déchirants, les projecteurs balayent les espaces. Je voudrais me boucher les oreilles, ne plus entendre ! C'est trop tard, tout est gravé en moi. Toute ma vie ne suffira pas à effacer ces marques indélébiles. Mon père ne bouge plus. Il reste droit, muet. Je m'accroche à lui. Je sens que je vais le perdre. Les échos des voix se rapprochent. Elles parviennent déjà jusqu'à nous. « S'il y a des enfants, qu'ils descendent boire du lait. » Je supplie, j'implore : « Garde-nous, ne nous fait pas descendre. Dis, tu m'écoutes ? » Son regard, ses yeux me déchirent, il me console, me caresse encore les cheveux. « Sois raisonnable, tu es grande à présent ». Les portes s'ouvrent, c'est notre tour.

« Que les enfants descendent pour manger et boire au centre d'accueil. » Je me fais petite, j'implore mon père, je regarde autour de moi, affolée. Etre certaine que personne ne signalera notre présence. C'est alors que mon frère aîné se lève. Il craint pour nous. J'ai deux sœurs, elles ne veulent pas des-

endre. Je me laisse glisser le long de la jambe de mon père. Je m'accroche à lui. J'hurle. Ma sœur pleure, effrayée. Un silence de plomb règne dans le wagon. C'est alors que mon père dit : « Mon fils vient tout juste d'avoir 15 ans, laissez-le partir avec ses sœurs, elles le suivront. » Mon père croit encore sauver son fils. Arrivés sur le quai, je cherche mon père. Il avait la tête rentrée dans ses épaules et était secoué de sanglots. Il pleurait. On lui avait retiré sa raison de vivre. Arrivés en salle d'accueil, mon frère est allé nous chercher du lait chaud. Ensuite, il voulait retourner auprès de mon père. Quand enfin, il reçoit l'autorisation de s'y rendre, il nous laisse ses recommandations. Il part en courant, tiraillé entre nous et mon père. J'attends, assise devant la porte. Tout à coup, je l'aperçois fou de rage, de fureur, de douleur. C'est à son tour de pleurer, d'hurler : « Vous êtes tous des menteurs, vous disiez qu'il n'avait rien à craindre, il est malade, vous allez le tuer ». Une infirmière au sourire angélique rassurante : « Si votre père est malade, on lui fera une piqûre, il sera vite guéri ». Quel cynisme ! Et c'était une femme !

Nous rejoignons le dortoir où règne la panique, c'était infernal, toutes ces femmes éperdues gémissant, se lamentant. Nous trouvons un lit en fer d'une place, que nous nous partageons à trois, ma sœur au milieu, moi à droite, mon frère à gauche, nous rassurant comme l'aurait fait mon père. C'est alors qu'une femme prit la parole : « Vous n'avez pas honte ? Regardez ces enfants seuls, ils vous donnent l'exemple du courage, ils ont besoin de repos. Taisez-vous ! » Peu à peu, le silence s'est fait. Le lendemain matin, nous étions libres, nous rôdions dans les rues sans bagage et sans argent. Nous sommes allés vers notre maison. Il n'y avait plus rien. Tout avait été pillé. Mon frère a eu juste la chance de trouver son certificat d'étude que mon père, tout fier, avait fait encadrer, mais la vitre était brisée. Il l'a récupéré délicatement, ainsi que son dictionnaire. Nous étions riches. Nous n'avions pas tout perdu quittant notre maison. Nous sommes allés de l'autre côté de la rive, plus haut que le cours Pierre Puget où habitait ma tante mariée. Il y avait là son mari Marius, mon oncle Michel et ma grand-mère. Mes frères étaient à l'abri chez une cousine, qui avait contacté une assistante sociale de l'OSE, et ce jour-là, nous avons appris que mon grand-père Joseph, âgé de 72 ans, ainsi que ma

tante Margot, avaient été déportés.

Chez les Jeanpetit

J'avais un grand problème. Mon père me disait toujours de veiller sur ma sœur et voilà que ma grand-mère avant de quitter Marseille m'avait fait promettre de veiller sur Joseph et Jacques (en l'occurrence José et Jacqui). Nous étions tous séparés. Seuls José et Jacqui étaient ensemble dans un orphelinat pour garçons. Alphonse avait immédiatement été placé chez des paysans. Un jour, j'ai vu arriver un couple, Monsieur et Madame Jeanpetit. Ils me questionnaient, je répondais. Ils voulaient une grande fille avec un petit frère. Moi, de suite, j'ai dit que ça n'allait pas, puisque j'avais deux frères. Ils insistèrent, mais je ne bougeais pas. La semaine suivante, ils revinrent et me proposèrent de faire placer mon frère José près de chez moi, chez des paysans où il serait bien. Je refusai, il fallait que je puisse m'en occuper ! Je l'avais promis à ma grand-mère ! Mais les grandes sœurs avec des petits frères ne devaient pas manquer ! « Laissez-nous une chance, choisissez d'autres enfants !! » Ils repartirent, puis la semaine suivante, ils revinrent me trouver. Tu sais c'est petit chez nous ! Trois enfants d'un coup, c'est beaucoup de travail. » « Je sais, je vous aiderai. » Avant de partir, je leur demande s'il ne serait pas possible de placer notre sœur Odette près de chez eux, là où ils comptaient envoyer José. « Comme ça, elle sera moins isolée. » Et c'est ainsi qu'Odette s'est retrouvée chez Mme et Mr Chambon, à Nyons, dans la Drôme.

Arrivés chez Mr et Mme Jeanpetit (Pierre et Madeleine), j'ai visité la pièce, qui était grande, avec une table, des chaises et juste au fond, de belles malles, des caisses en bois exotique, qui servaient de bahut. Elles étaient posées côte à côte les unes sur les autres sur deux étages. Madeleine nous demanda de les appeler papa et maman. Gentiment, j'ai répondu que je ne pouvais pas ! « Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai connu mes parents. Je ne peux pas les renier. » « Tante et tonton alors, tu peux ! » « Oh oui ! J'ai des oncles et des tantes, deux

de plus ça ne se refuse pas. »

Mes frères allaient à l'école communale, moi dans une école catholique. Le dimanche, j'allais à la messe, l'après-midi au patronage avec mes frères José Cœur vaillant, moi Âme vaillante et Jacqui Louveteau. « Mon oncle et ma tante » se sont connus aux colonies, lui était ingénieur des ponts et chaussées, elle infirmière. Tonton avait attrapé la fièvre jaune, il était mourant et Madeleine s'était attachée à lui, et l'avait veillé jour et nuit, jusqu'à sa guérison. Ils se sont mariés, mais avec les séquelles il n'était pas bon pour l'armée, alors il avait dû se battre dans l'ombre, aidé encore une fois de sa femme. Le matin, nous déjeunions puis partions en classe. À midi, nous mangions à la cantine. Le soir, je m'occupais de faire éplucher les légumes, ranger, mettre la table. Ma tante préparait la cuisine. La lessive, c'était le travail de ma tante, mais moi je descendais rincer le linge à la fontaine par tous les temps, avec une espèce de manivelle qu'il fallait tourner à tout bout de champ pour que l'eau coule. C'était moi qui repassais et raccommodais sans faire des « bigourelles », après le repas et la vaisselle. Ma tante lavait, moi j'essuyais et remettais tout en place. Puis un coup de balai et hop ! Bises au grenier, avec juste trois lits contre les murs, des tentures pour cacher ce qu'il ne fallait pas voir ! ...et quelques gravures pour égayer ce triste décor. Les lits étaient disposés en fer à cheval. Extinction des feux à 10 h du soir. J'avais réussi à m'acheter une lampe électrique et j'étudiais, cachée sous les couvertures. Le soir, quelques grosses têtes du village se réunissaient en haut dans notre chambre pour discuter des événements...

Il y avait le curé, le pasteur, le docteur... Mon oncle travaillait pour un entrepreneur qui se trouvait sur la droite, à la sortie du village et qui était pour les nazis. Je ne me souviens pas de son nom, on l'appelait entre nous « Belle Andouille », quand on avait fait quelque chose dont il n'était pas content. On chantait : « Quand les andouilles voleront, tu seras chef d'escadrille, quand les andouilles voleront, tu seras chefs d'escadron ».

Le dimanche et jours de fête, j'allais aider Mr et Mme Chambon pour la cueillette des noix, des olives, du tilleul et des fruits. Cela me permettait de voir ma sœur Odette et de ramener à la maison des fruits, du tilleul, de l'huile, des olives, des abricots, des pois chiches, des lentilles... le fruit de mon labeur.

Je sais que dans ce village, comme dans d'autres d'ailleurs, une grande résistance s'était formée, beaucoup de gens étaient cachés, mais c'était si bien fait qu'on ignorait tout les uns des autres.

Dans la rue de Paris, rue principale de Nyons, il y avait une grande quincaillerie. Mme Soulier avait fait venir une « amie plus jeune pour l'aider » (elle était juive). Elle s'intéressait à mon sort, mais je ne voulais pas qu'elle s'occupe de moi. Je me trouvais grande et responsable. Elle était si gentille. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue par la suite.

J'allais donc à l'école et un jour, alors que j'étais assise à la cantine, l'économe vint vers moi et me dit, en me pointant du doigt : « Toi, tu es étrangère ! ». Sans me troubler je répondis : « Non ! Vous vous trompez. Je le dirai à mon oncle et ma tante. Vous verrez ils seront contents ! »

Peu de temps après, j'ai appris qu'on avait tué l'économe. Mon oncle et ma tante me dirent : « Le jour de l'enterrement va avoir lieu, tu restes à l'école, tu ne viens pas avec les autres élèves. Si on t'oblige, il faut te débrouiller pour te cacher et fuir. » Je suis restée en classe une fois les élèves parties, puis je suis descendue à la cour. Là j'ai vu d'autres filles à peu près de mon âge, environ 40 ou 50, je ne sais. Parfois on se regardait, mais personne ne parlait. Tout était fort bien organisé, par l'OSE et surtout par ceux qui résistaient parmi les catholiques, dont les églises étaient les premières à venir en aide, avec bien entendu la population, croyante et non croyante. Au cimetière, il y eut une fusillade. Vengeance. Tout le monde fuit. Les filles étaient revenues en courant, effrayées criant, pleurant...

Le soir, nous écoutions les messages du général de Gaulle, mon oncle près du poste, ma tante devant la fenêtre aux volets clos et moi instinctivement devant la porte pour m'assurer que personne ne venait. Il était interdit d'écouter les messages et le général. Mon oncle écrivait des poèmes. J'avais remarqué qu'il y incluait les messages fournis par le poste. C'était moi qui servais d'intermédiaire. Une dame d'un certain âge, qui habitait plus bas, au coin de la rue face à nous, avait des lapins. Nous en avons aussi, en bas, dans la cave. Ironie du sort, après les messages dans un journal chiffonné, je portais les épluchures pour les lapins à cette vieille dame, qui me remerciait et m'agaçait parfois avec ses stupidités (faites exprès je l'ai compris par la suite).

- *Alors petite, monsieur Petitjean va bien ?*
- *Non, c'est Mr Jeanpetit.*
- *Oh c'est pareil !*
- *Non ce n'est pas pareil ! C'est son nom de famille Mr Jeanpetit. Ça se tient, son petit nom c'est Pierre.*

Et on recommençait.

D'autres fois, elle demandait :

- *Tu es la nièce de qui ? Lui ou elle ?*
- *Lui !*
- *Tu ne lui ressemble pas ! Il a les yeux bleus, toi tu les as noirs.*
- *Ma mère avait les yeux clairs, j'ai un autre oncle qui a les yeux clairs et mon grand-père a les yeux bleus. Donc vous voyez je ressemble à mon père !*

Mais un soir, portant mon éternel journal et les épluchures, j'ai trouvé ma pauvre vieille dame apeurée, survoltée, perdue d'impatience.

« Vite, vite, petite, cache cette liste sur toi. Cours dis à ton oncle qu'il faut se dépêcher ces personnes sont données, il faut qu'elles partent et se cachent. »

Cette nuit fut la plus affreuse, mon oncle ne revenait pas. Ma tante ne bougeait pas de la fenêtre et moi je priais à ma façon pour qu'il réapparaisse. Enfin épuisé, il dit : « On a réussi à prévenir tout le monde ». Le lendemain, avant de partir pour l'école, ma tante me dit : « Estelle ! Cette nuit il est arrivé un malheur. Le docteur Bourdongle n'a pas voulu partir. Il a dit 'je suis docteur, je ne demande pas qui je soigne. On m'apporte des blessés Allemands, civils, ou autres. Je fais mon devoir. Je soigne.' Les Allemands l'ont tué à coups de crosses. Une flaque de sang est devant sa porte, où il est tombé mort. Tu marcheras droit devant toi, tu ne regarderas pas à droite, mais il faut que tu ailles à l'école.» Je suis partie gonflée, je ne regardais pas avec ma tête vers la droite, mes yeux seuls se sont tournés vers la mare de sang. J'ai pu constater l'horreur. Sa femme avait supplié, on lui a répondu « on vous le rendra. »

La séparation

Il fallait partir ! Les Jeanpetit avaient un plan. L'assistante de l'OSE arrivée chez nous, ils ont inventé une histoire sordide. « On ne peut plus garder ces enfants, ils sont trop durs, menteurs, fainéants. Nous ferons un effort, nous garderons Estelle et à la place nous prendrons une autre grande fille. » J'avais entendu la conversation je voulais descendre et crier. C'est José qui m'a arrêtée : « Tu n'es pas si mal ici. T'inquiète pas pour nous, on est grands maintenant ». C'était lui, le trouillard, qui me remontait le moral, lui, qui m'empêchait de dormir tant il avait peur, auquel il fallait que je raconte des histoires jusqu'aux premières lueurs du jour.

Et voilà ma tante partie pour la journée avec mes frères. Elle me dit « je suis obligée de prendre la nièce de mon mari avec son petit frère, ça tombe mal, mais dès que ça ira mieux, j'irai chercher tes frères ». Me voilà seule avec mon oncle. Il demande « Tu veux qu'on rentre ou tu veux qu'on se promène ? » Je dis « allons à la colline ! » Nous étions là, parmi les oliviers. Mon

oncle dit : « Tu sais combien j'étais attaché à tes frères, surtout Jacqui. Tu te souviens de nos bagarres, de nos rigolades. » « Oui je sais ! Mais pourquoi tous ces mensonges, pourquoi toutes ces horreurs ? Je sais tout et je n'ai plus confiance en personne. Votre nièce, elle aura les yeux bleus ? »

Mon oncle : « Je suis désolé, on voulait vous protéger ».

Drôle de façon. Le soir, le car est arrivé. Clara et Marcel descendent avec ma tante : « Tu as vu Pierre ? Ta nièce a les mêmes yeux que toi !! » Mon oncle, agacé, dit : « Ça suffit Madeleine, la petite est au courant de tout ! » Moi, je salue de la tête et pars, suivie par mon oncle et les autres qui fermaient la marche. Le repas est très silencieux. Le soir, je regagne mon lit, les autres s'approprient ceux de mes frères. Clara me parle. Butée, je ne réponds pas. À la fin, elle dit : « Je n'y suis pour rien, tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux qu'on s'entende, nous serons plus fortes toutes les deux ! »

La nuit porte conseil : le lendemain, je ne parlais guère, mais je montrais un visage plus serein. Puis j'ai vu arriver un camion avec une bande de jeunes travailleurs et tout un tas d'attirail. À notre tour de grimper dessus, après avoir rangé quelques provisions et de menus bagages. Direction le col de Menée. Clara, son frère et moi dormions dans l'écurie, moi à droite, elle à gauche, sur de la paille à même le sol et tenue par deux planches. Aux repas, nous mangions tous ensemble sur une table formée par des tréteaux et des planches. Nous avions des bancs pour nous asseoir. Pour tout meuble, il y avait un vieux fourneau de campagne, avec trois couvertures dessus. Il marchait au bois, on le chargeait donc toute la journée. Seulement, il lui manquait un pied à notre fourneau, mon oncle lui en avait confectionné un, bien solide pour nous permettre de manger. En effet, nos repas étaient préparés dans des lessiveuses, basses pour les légumes, hautes pour cuire un agneau ou autre.

Pour compléter nos rations alimentaires, nous mangions ce que l'on trouvait dans la nature, champignons, escargots, épinards sauvages, pissenlits... Par-

fois Mr Jeanpetit péchait « au plastic » et ramenait des truites, jamais plus que nos besoins. Nous étions une dizaine de jeunes de 15 à 18 ans. Aux vacances scolaires, j'avais la joie de voir arriver mon frère et ma sœur cadets. Le couple occupait une pièce près de la cuisine, les garçons dormaient au-dessus sur des lits en fer, parfois la nuit, je les entendais déménager car la toiture était éventrée. Lorsqu'il pleuvait, leurs lits étaient inondés, et lorsque le vent soufflait, ils essayaient de se préserver du froid. Il y avait aussi la neige. Je commençais mon travail dès le matin. J'allais à la ferme la plus proche, à trois kilomètres de chez nous, chercher trois litres de lait chaque jour. Je devais passer sur la route où les garçons travaillaient. Ils devaient préparer les routes pour l'arrivée des Allemands. Ils arrangeaient d'un côté, cassaient de l'autre, jusqu'à la fin je les ai trouvés dans le même coin. L'autre ferme qui nous fournissait en œufs et fromages se trouvait de l'autre côté de notre logis à 5 kilomètres environ. En voulant prendre un raccourci, je me suis perdue et suis revenue à la nuit. Après on a envoyé des garçons. Ils avaient eu trop peur. J'avais surnommé cette maison de Berger « Villa le Fourneau ». Il n'y avait pas d'électricité. Nous étions éclairés par des lampes au carbure. Nous prenions l'eau à l'extérieur, à l'abreuvoir, où un léger filet coulait perpétuellement. Puis un jour, j'ai entrevu dans la cuisine une autre personne, qui restait là, caché. C'était un aviateur d'une trentaine d'années, qui ne sortait jamais. Il était recherché et se cachait lorsque les garçons venaient chercher les repas dans la cuisine. La nuit, il dormait là, le jour, il lisait ou peignait (on lui avait acheté le nécessaire en allant au ravitaillement du mois). Parfois on jouait aux cartes. J'étais alors de la partie pour faire équipe deux contre deux. Mais il était recherché et nous nous sentions menacés.

Un dimanche, mon oncle et ma tante dirent aux autres « il fait beau, nous allons en profiter pour faire une randonnée dans la montagne. Nous sommes partis, mon oncle, ma tante, moi et notre aviateur. Il fallait aller au mont Barral, au sommet duquel se trouvait une sorte de maison pour oiseau. Nous y avions glissé des notes ! Mais avant d'arriver là, nous avons essuyé une tem-

pête, froid, vent et nuit en plein jour. La neige tombait. Je n'arrivais plus à ressortir mes jambes. Je me sentais perdue. Seul mon oncle se retournait de temps en temps, m'encourageant « marche Estelle. On y arrive. » S'il n'avait pas été là, je me serais laissée mourir. Je n'avais plus de force. Puis nous sommes redescendus et avons pris des bains de pieds chauds.

Notre aviateur avait disparu pendant la nuit. Le temps était venu de nous séparer. Les garçons sont rentrés dans le maquis pour certains. Mes frères et sœurs avaient regagné leurs foyers. Mon oncle et ma tante m'ont laissé aux cours complémentaires de jeunes filles, avant de partir je ne sais où, me promettant de revenir me chercher. J'étais devenue pensionnaire interne. J'avais une prof de français très jolie, coiffée avec des anglaises, tirées en un chignon au-dessus de la tête qui me dit: « Tu n'es pas française ? Tu as un accent étranger. » Avant que je n'aie le temps de répondre, une jolie blonde coiffée comme notre professeur s'est dressée, outrée, et a répondu pour moi. « Depuis quand l'accent du midi est-il étranger ? Estelle est marseillaise, elle a l'accent du midi. Moi, je suis toulonnaise, j'ai le même accent qu'elle a et nous sommes françaises du midi. » La prof n'a rien dit. Elle voulait m'avoir. Elle a demandé une rédaction sur notre plus beau Noël. Dans l'immeuble où j'habitais, il y avait toutes les nationalités et toutes les confessions, on s'entendait à merveille ! À Noël, nous allions d'un appartement à l'autre. Mon voisin italien m'avait emmenée voir le chemin de croix de Jésus à l'église. Tous les parents s'ingéniaient à faire des fêtes sur la terrasse du septième étage. Tout le monde connaissait tout des religions. Dans notre coin, personne n'a porté d'étoile. Et pour finir l'institutrice a pris ma rédaction pour la lire aux élèves « la meilleure ». Je n'ai plus revue cette professeure.

L'après-guerre

Puis il fallut quitter le cours complémentaire de jeunes filles que les maquisards avaient réquisitionné. Me voilà près d'une directrice, qui, dès qu'elle m'aperçoit, me dit : « C'est fini, tu n'as plus à avoir peur. La guerre est finie. Qui se charge d'emmener Estelle chez elle, pour quelques jours, jusqu'à ce

qu'on libère le coin ? » Une fille m'a emmenée chez elle, père facteur, mère institutrice. Ma tante m'a récupérée. Je devais revoir ma grand-mère à Romans. J'ai su aussi qu'elle avait été placée chez des paysans, qui se régalaient de ses plats et de sa propreté. José était avec elle.

Les deux femmes n'étaient pas d'accord. Ma grand-mère voulait récupérer les cinq enfants. Ma tante disait « vous êtes âgée, je vous en prends deux. Je vous les rendrai pour les vacances. » Moi, je marchais derrière, me disant « et si on me demandait mon avis ? » Je me sentais comme une marchandise.

Jacqui. Maintenant, je comprends pourquoi il s'est lui aussi enfermé. Lui, enfant tant aimé, tant chéri, convoité par tous. Il était heureux, c'est vrai, chez Mme Franchini. Tout le monde voulait le garder. Son cœur s'est ouvert à tous et tous l'ont déchiré. Durant la journée, il était seul avec Monsieur Franchini, lorsqu'il n'allait pas en classe. Seul avec cet homme qui aurait tout donné pour cet enfant. Cet homme solitaire, malade, tout tremblantk pouvant à peine parler.

Ma tante, sachant que ma grand-mère récupérait les enfants, m'a mise à la porte durant l'absence de son mari. Je suis allé à Romans croyant retrouver ma grand-mère. La famille Franchini m'a gardé chez elle. Yvette devait m'accompagner chez ma grand-mère, elle s'en est bien gardé. Ils avaient prévenu une assistante sociale de mon arrivée, je suis restée chez eux jusqu'à ce que l'OSE me récupère.

Nous avons été sauvés, mais à quel prix ? Toutes ces familles déchirées, déchues. Mon frère Jacqui n'a jamais su que sa grand-mère et son frère étaient si proches durant la guerre.

Ma tante a été déportée en 1944. Les nazis ont eu connaissance de son adresse par la carte postale envoyée par sa sœur du camp de Drancy.